

Obsolescence

Pour penser *La crise* par le O, philosophiquement, mais brièvement la replacer vis-à-vis des crises socioéconomiques du monde capitaliste (cycle, structuration et conjoncture), l'auteur s'aventure sur la piste d'un « mot mécanique » : *obsolescence*, celui-ci renvoyant au milieu technique de l'homme *et le qualifiant*. Après avoir débroussaillé autour de *notre* crise (elle serait l'épistémè du monde moderne), il propose une réflexion sur l'obsolescence comme rapport négatif critique à la positivité de la productivité contemporaine et à venir. Dès lors, l'obsolescence pourrait servir pour définir et expliquer une civilisation nécessairement jeune, parce qu'incertaine quant à sa pérennisation (civilisation technicienne nucléaire). D'autres ont déjà parlé d'obsolescence de l'homme, d'un devenir-monde fantomal, d'accélération et de vitesse. Mais, dans l'accumulation de l'obsolescence en acte gît la fatuité intrinsèque mais non irrationnelle de notre désir hyperbolique de productivité ; d'ailleurs, ce désir, peut-être est-ce une caractéristique de cette jeunesse, idéalisée et matérielle, nécessaire. Pour borner à la fois cette agitation bourgeoise et cette nécessité anthropologique, on parlera du « paradigme de l'androïde » ou d'une *éthique la machine rêvée sans achèvement*. Enfin, sans citer Salomon, l'auteur se propose humblement de souligner que « le nom du monde est forêt », que l'éreintement guette la totalité des « projets » et *adventurae* de la nature et de la culture, et que le destin même du travail scientifique de découverte et d'explication – de *révélation* de cet état – est, sans cesse, de devenir obsolète.

Présentation de *Obsolescence* dans *Penser la crise*, David MORIN-ULMANN, Collectif, coll. ABCDaire, M-Editer, 2008